

CARDINAL LORIS F. CAPOVILLA

MES ANNÉES AVEC
LE PAPE JEAN XXIII

Conversations avec Ezio Bolis

EdB

« Que ferai-je plus tard ? Serai-je un bon théologien,
un juriste renommé, un curé de campagne,
ou alors un pauvre petit prêtre ? Serai-je évêque,
cardinal, diplomate, pape ? Que m'importe tout cela ?
Je dois n'être rien de tout cela et en même temps
bien plus que cela dans le plan de Dieu. »

Angelo Giuseppe Roncalli
Journal de l'âme
(1-10 août 1904, § 21)

Introduction

LE GARDIEN DE LA MÉMOIRE

EZIO BOLIS

28 février 2013, 17 heures. Assis à côté de Mgr Capovilla, je regarde avec lui en direct à la télévision les derniers instants du pontificat de Benoît XVI, qui nous a tous surpris par sa décision de renoncer à sa charge. La caméra placée sur l'hélicoptère papal offre à l'Histoire des images merveilleuses. Saint-Pierre, les Jardins du Vatican, les rues de Rome, puis les collines alentour, Castel Gandolfo, le lac, la résidence papale, la place pleine de monde, défilent sous nos yeux. Je regarde l'évêque de côté et je découvre sur son visage une émotion à peine contenue. Tous ces lieux lui sont familiers, chaque image lui renvoie des morceaux de vie, des grappes de souvenirs, des traces infinies d'un passé encore vivant qui, comme une vague paisible, rapporte sur la rive de son âme des fragments d'existence et des étincelles de foi. Son esprit le ramène cinquante ans en arrière : c'est lui qui était là, à côté du pape Jean XXIII, le pape du Concile, le bon pape Jean, le pape de Pacem in terris.

Malgré sa longue et solide expérience pastorale, Mgr Capovilla a fait de son mieux pour ne pas être au centre de l'attention. Son désir de s'effacer, pour se faire porteur d'un message bien plus important que sa personne, a fait qu'on avait un peu perdu sa trace. Parce qu'il a eu le désir intime et profond de ne pas parler de lui, sa biographie est toujours passée au second plan. Il est bon que le lecteur puisse prendre connaissance, même rapidement, de la vie de cet homme.

Loris Francesco Capovilla est né le 14 octobre 1915 à Pontelongo, dans la province de Padoue. Son père, employé de bureau dans une sucrerie, meurt alors que Loris est encore petit, le laissant seul avec sa maman et sa sœur. En 1929, ils s'installent tous les trois à Mestre et Loris entre au séminaire patriarcal de Venise, où il poursuit ses études avec profit. Non seulement il se nourrit de théologie et de spiritualité, mais également d'histoire, de sociologie et de littérature. Il doit sa formation à sa famille, en particulier à sa maman, femme forte, solide, très spirituelle, attachée aux valeurs et aux principes chrétiens. Il s'inscrit à l'Action Catholique en 1926, ce qui laissera en lui une trace importante.

Don Loris est ordonné prêtre avec dix de ses compagnons dans la Basilique de la Santé à Venise, le 23 mai 1940, en la solennité du Corps et du Sang du Christ. Le cardinal Piazza préside aux ordinations. L'Italie entre en guerre quelques jours plus tard. Alors que le prêtre tout fraîchement ordonné goûte la joie de sa première messe chantée à la cathédrale de Mestre, les forces anglo-américaines effectuent leur premier bombardement sur Mestre-Marghera. La fête de don Loris part en fumée.

Mgr Ettore Bressan, recteur du séminaire, souhaite qu'il poursuive ses études. Entre-temps, diverses charges lui sont confiées : coadjuteur à Saint-Zacharie, catéchiste

à l'institut Paolo-Sarpi, cérémoniaire capitulaire à Saint-Marc, aumônier diocésain des élèves des lycées de la ville. Deux ans plus tard, on lui propose de devenir aumônier militaire. Il est destiné à l'Armir, corps expéditionnaire en Russie, mais à l'hôpital de Mantoue, il est jugé inapte et est donc détourné vers l'aéroport de Parme pour l'assistance religieuse des élèves officiers et pilotes. À la demande de l'évêque de la ville, Mgr Colli, il accepte d'aider aussi le petit séminaire, à travers la direction spirituelle des jeunes.

Ce sont des années de guerre; l'obscurité est si épaisse qu'elle pousse les hommes de bonne volonté à aller de l'avant en entretenant les plus petites étincelles d'espérance. Ce sera une période fondamentale dans la formation spirituelle de don Loris.

Par l'armistice du 8 septembre 1943, les Allemands, alliés jusqu'à la veille, deviennent des oppresseurs avides de vengeance et de rétorsion. Pour les soldats italiens qui ne parviennent pas à se cacher tout de suite, la destination est l'internement et la prison en Allemagne. Don Loris ne perd pas courage. Le 9 septembre, après sa messe, il enfourche sa bicyclette et rejoint l'aéroport où un groupe de pilotes italiens est retenu prisonnier, dans l'attente d'une déportation. Pendant trois jours, sous prétexte de transporter des objets sacrés depuis son bureau vers le séminaire, don Loris obtient des soldats allemands de se faire aider par quelques-uns des pilotes. Et chaque jour, il emmène avec lui un petit groupe de soldats italiens qui, bien sûr, ne reviennent pas à l'aéroport. C'est grâce à ce stratagème qu'il arrivera à sauver la vie de dix pilotes, entreprise qui lui vaudra la Croix du Mérite de guerre.

Dans le second après-guerre¹, don Loris se jette tête baissée dans le travail pastoral. Nous sommes dans les années cinquante, en plein boom économique et dans la Guerre froide. Dans l'Église aussi, on ressent le besoin de renouveler les styles et les structures, à tel point qu'un historien a été jusqu'à parler de la « fin du régime de chrétienté ». Il est révolu, le temps où la hiérarchie ecclésiastique, écoutée de tous, donnait des directives dans les domaines économique, politique, social : l'altruisme, l'engagement, l'esprit religieux sont désormais considérés comme des concepts uniquement applicables dans un contexte individuel.

C'est à cette période que Roncalli et Capovilla entreprennent – d'abord à distance, puis l'un à côté de l'autre – un chemin commun à l'ombre du Pape complexe et riche en nuances que fut Pie XII.

*Le pontificat du pape Pacelli (1939-1958) se distingue par un magistère au profil élevé. Pensons aux grandes encycliques : *Mystici Corporis Christi*, *Divino Afflante Spiritu*, *Mediator Dei*, à la définition du dogme de l'Assomption de Marie, à ses messages radiophoniques de Noël où il condamne fermement tout totalitarisme, rappelle la dignité de la personne humaine et trace les grandes lignes du nouvel ordre démocratique mondial. Ces aspects positifs, et bien d'autres encore, ne peuvent faire oublier les limites du pontificat de Pie XII. C'est un travailleur infatigable, mais aussi un grand centralisateur : il veut davantage d'exécutants que de collaborateurs. Il s'isole toujours plus, perdant le contact vivant et direct avec la « base » de l'Église. Les conséquences de l'excommunication du communisme sont*

1. NDT : En Italie, période comprise entre la fin de la guerre (1945) et 1960.

négatives et, par cette décision, le Pape contribue à accentuer encore davantage les divisions, à relancer les « barrières historiques » et à renforcer auprès des masses ouvrières la conviction que l'Église se place du côté des puissants, que la religion ne comprend pas les revendications sociales, pourtant justifiées. Mgr Capovilla sera un témoin direct et partie prenante de tout cela. C'est pour cette raison qu'il ne peut que partager les souhaits exprimés par une grande partie de l'épiscopat du monde entier, au début du concile Vatican II voulu par le pape Jean XXIII : l'aspiration à une distinction claire entre religion et politique, la demande de reconnaître davantage d'autorité et d'autonomie aux évêques, le désir d'introduire la langue vernaculaire dans la liturgie.

Après avoir servi Roncalli pendant dix ans, d'abord à Venise puis à Rome, depuis un demi-siècle, Mgr Capovilla en garde fidèlement la mémoire, toujours prêt à dispenser des perles précieuses tirées de ce trésor de sagesse humaine et évangélique que le pape Jean a laissé à l'Église et au monde. Il demeure encore aujourd'hui le point de référence indispensable pour quiconque voudrait connaître en profondeur la figure du pape Jean XXIII. Il a écrit des dizaines de livres et d'articles, s'est soumis à d'innombrables interviews pour des télévisions du monde entier, a participé à des documentaires historiques, a eu des milliers de rencontres personnelles avec des évêques, des prêtres et des chefs d'États, des chercheurs et des journalistes, mais aussi avec des hommes et des femmes tout simples, des jeunes en recherche, des croyants et des non-croyants venus du monde entier. On dirait qu'au milieu de toutes les leçons apprises du pape Jean, Mgr Capovilla a appris surtout l'art de l'écoute attentive et du dialogue ouvert, le goût de la relation amicale et de la conversation

franche, le respect pour chacun, quelle que soit sa condition ou sa pensée.

Mon esprit reste encore profondément marqué par les paroles qu'il a prononcées le 27 juin 2011, lors de la remise de son diplôme Honoris Causa par l'Institut de recherches européennes de l'Académie des Sciences de Russie. Reprenant un passage du De Consideratione de saint Bernard au pape Eugène III, il dit : « Nous avons besoin de prêtres qui ne craignent rien, ni personne, sinon Dieu ; qui ne mettent leur confiance en personne ni en rien d'autre que Dieu. » Et il cita, comme si elles lui avaient été adressées personnellement, les recommandations de Mgr Radini-Tedeschi à son alors tout jeune secrétaire Roncalli : « Don Angelo, le cœur crucifié et le sourire aux lèvres. Rappelle-toi bien : pour être prêtre, il faut penser grand, regarder loin et bien haut. »

À cette occasion, Mgr Capovilla fit de lui-même cette description étonnante qu'on entend rarement : « Vous avez devant vous un Italien âgé, prêtre depuis soixante et onze ans. Le terme prêtre semble bien pauvre. Le titre de presbyter est cependant chargé de prestige, situé entre histoire et légende, poésie et prophétie. Celui que vous avez devant vous n'est pas le secrétaire personnel du pape Jean. Ce serait trop dire, sur un ton protocolaire. Il vaut mieux que je dise clairement que j'ai été un de ses « compagnons d'armes » – et je le suis encore – comme il avait voulu me définir lui-même ; homme à tout faire et de confiance, exécuteur de charges suggérées par la piété, la charité, la courtoisie, la parésie ; disons-le clairement : l'anonyme qui prie et offre avec son Seigneur et Père, qui partage le pain avec lui, écoute, réfléchit, se tait. »

J'ai rencontré Mgr Capovilla pour la première fois, il y a de nombreuses années, alors que j'étais encore adolescent.

Il était venu dans ma paroisse pour administrer le sacrement de confirmation. J'ai eu ensuite d'autres occasions de le rencontrer, mais toujours rapides, jusqu'à ce qu'on me confie la direction de la Fondation Pape Jean XXIII, qui garde précieusement toutes les archives personnelles du pape Roncalli offertes par Mgr Capovilla, à qui le Pape les avait confiées. À partir de ce moment-là, nos rencontres se sont faites chaque fois plus denses, m'offrant l'opportunité, non seulement de recueillir des témoignages uniques, mais surtout de connaître un homme, un chrétien et un évêque d'exception.

Tout dialogue avec lui nourrit en moi une grande admiration pour sa passion trépidante en faveur de l'Église et de l'humanité. Je suis conquis par sa mémoire prodigieuse, sa voix chaleureuse, parfois brisée par l'émotion quand il évoque le pape Jean, son attention aux personnes simples, ses justes jugements sur les hommes et sur les choses.

Pour rassembler les souvenirs présentés dans ces pages, je suis allé rendre visite à Monseigneur à Sotto il Monte, village natal du pape Jean, dans une dépendance restaurée de l'ancien palais de Ca' Maitino, déjà résidence d'été de Mgr Roncalli depuis 1925 et lieu où tout encore aujourd'hui parle de lui. Là, Mgr Capovilla accueille cordialement ceux – et ils sont nombreux! – qui s'approchent de lui, désireux de recueillir une parole, un souvenir, un témoignage sur le pape Jean XXIII. Il déclare :

« Tout est grâce. J'en ai fait l'expérience et je le vérifie chaque jour, à travers la relation ouverte et spontanée avec les personnes âgées, les enfants, les hommes et les femmes si différents les uns des autres... Je parle avec tous ces gens depuis l'Angélus du matin jusqu'à l'Ave Maria du soir. Envers chacun, je cultive estime, affection et reconnaissance. La majeure partie d'entre eux sont des

croyants pratiquants. Il y a aussi ceux qui visitent partout et ceux qu'on dit lointains. Certains, soutenus en outre par une conscience vigilante et éclairée, sont en recherche. Ceux-là, et surtout ceux-là, je les accueille avec une courtoisie délicate. »

Le memento ecclésial de don Loris enregistre soixante-treize ans de sacerdoce et quarante-six ans d'épiscopat. Au plan civil, il a eu quatre-vingt-dix-huit ans le 14 octobre 2013 et il les porte de façon splendide.

Avec ce ton spirituel et enjoué qui le caractérise, il déclare être désormais plus près qu'il ne l'a jamais été de pouvoir planter son bâton sur les sommets les plus élevés.

Ce livre est né de longues conversations, pendant des heures et des jours. Mgr Capovilla m'a ouvert avec simplicité et gentillesse le livre de ses souvenirs. Au travers de sa voix forte et chaleureuse, j'ai pu « rencontrer » le pape Jean – non comme un personnage placé dans une niche ou dans les archives d'un lointain passé – mais comme quelqu'un de la maison, un père qui, bien que mort il y a plus de cinquante ans, continue de susciter intérêt et sympathie au cœur de l'Église catholique et en dehors, qui encourage vers le bon chemin croyants et hommes de bonne volonté et qui, en plus, passionne encore les historiens et les théologiens. À ces rencontres familières se sont ajoutés les autres souvenirs que Mgr Capovilla a partagés avec abondance et qu'au long des années, on a pu recueillir de sa voix vivante.

Pour venir à la rencontre du lecteur qui, parfois – ou par inexpérience, ou parce que trop jeune pour se souvenir – pourrait se retrouver dans des événements ou des figures éloignées dans le temps, nous avons fait le choix d'ouvrir chaque chapitre par un petit texte en italique de ma composition, qui introduira brièvement les arguments et reprendra le fil du récit.

Mais surtout, ces rapides annotations que je donne ont pour but de suppléer, là où c'est nécessaire, aux rares paroles que Mgr Capovilla distille sur sa propre vie.

De temps en temps, en effet, il nous a semblé indispensable d'ajouter quelques précisions, non seulement pour décrire le contexte historique dans lequel le pontificat johannique s'est déroulé, mais également pour souligner les étapes de la biographie de Mgr Capovilla. Cette pudeur à parler de soi, ce sincère désir de s'accorder le moindre rôle dans ces pages le rendent encore plus digne de ma profonde gratitude.

Le Journal de l'Âme est – de loin – le document le plus important pour comprendre le chemin spirituel et toute la vie du pape Jean XXIII. Il constitue un assemblage des notes, cahiers et feuillets – manuscrits ou dactylographiés – liés à des occasions particulières comme des retraites et des exercices spirituels, de 1895 à 1962.

Bien que l'on sente une maturation constante, on est touché par la singulière continuité des thèmes et du style au cours des diverses étapes de son existence. La matière de cette longue et savante méditation est constituée par les diverses situations de la vie : joies et douleurs, naissances et morts, tout est repris, interprété et replacé dans le scénario plus large de l'histoire du Salut.

Du Journal de l'Âme émerge un chrétien qui, avec fidélité et objectivité, se met à l'écoute de sa propre conscience et devient progressivement capable de reconnaître le projet de Dieu sur lui, d'adhérer sans détour à la logique de l'Évangile, de lire à la lumière de la foi les succès et les échecs, d'accueillir la présence divine dans les personnes et dans les événements les plus variés.

C'est surtout à travers l'étude et le rassemblement de ces pages étalées tout au long d'une vie que Mgr Capovilla deviendra le gardien de la mémoire de Jean XXIII.

EB

Prologue

LE JEUNE HOMME SÉVÈRE ET LE VIEILLARD SOURIANT

Il y a cinquante ans, dans mon introduction au *Journal de l'Âme*¹ – journal que le pape Jean a tenu de 1895 jusqu'à sa mort –, je disais que je considérais comme un privilège de feuilleter ces pages. C'est vrai qu'en les lisant, on se fait spectateur des réflexions d'un jeune homme qui, alors qu'il se prépare à recevoir la soutane et la tonsure, retranscrit, sur un petit cahier d'écolier à deux sous, les paroles sérieuses que le Concile de Trente adressait aux séminaristes :

« Les clercs appelés à être la part du Seigneur doivent régler leur vie et toute leur conduite de telle sorte que, dans leur habit, leur maintien, leur démarche, leur manière de parler et tout le reste, ils ne laissent rien paraître que de sérieux, de retenue et de conforme à la religion². »

1. *Journal de l'Âme*, éd. du Cerf, 1965.

2. Concile de Trente, Session XXII, Décret de réforme, canon I.

Le jeune Roncalli s'est saisi de ce précepte pour en faire la norme de toute sa vie.

Avant d'être maître et pasteur, le pape Jean a été un simple prêtre, condisciple et contemporain de beaucoup d'autres qui ont vécu jour après jour dans les cadres sûrs de la doctrine. Si nous parcourons les albums de sa vie, de la première photo qui le montre jeune clerc d'une vingtaine d'années jusqu'à la dernière sur laquelle on le voit, Pape, faire ses adieux à la fenêtre de l'Angélus, nous voyons partout celui qui ne laissera jamais transparaître que « sérieux, retenue et conformité à la religion », portant la Parole de Dieu aux fidèles et même aux indifférents.

En parcourant tranquillement les pages du *Journal de l'Âme*, le lecteur retrouve dès les premières annotations, alors qu'il était tout jeune, la fibre de celui qui deviendra le pape Jean : un prêtre humble et doux qui se considère comme un *bon à rien*, ni indispensable ni précieux, qui garde la foi simple de ses compatriotes et la foi mûre du contemplatif, qui aime ses semblables sans idées préconçues, qui honore l'amitié, mais qui ne se laisse pas conditionner, et qui pardonne, qui pardonne toujours, qui pardonne tout.

Je ne peux oublier un passage important du discours qu'il a tenu le 4 novembre 1958, le jour de son installation.

« Le nouveau Pape, arrivé là après des expériences considérables, peut bien être comparé au fils de Jacob qui, rencontrant ses frères affligés par des mésaventures très graves, leur découvre la tendresse de son cœur et éclatant en sanglots leur dit : “*Je suis Joseph, votre frère*”³. »

3. Gn 45, 4.

L'image lui était si familière et si chère qu'elle lui revint devant les yeux le 11 octobre 1962, au soir de l'ouverture du concile Vatican II, devant le spectacle de la procession aux flambeaux portés par une foule venue du monde entier pour l'acclamer. Ce qui allait désormais être connu sous le nom du « Discours à la Lune » contenait en fait un petit rappel, très émouvant, des mots que le patriarche Joseph avait prononcés dans les larmes : « *Ma personne ne compte pas : c'est un frère qui vous parle, devenu père par la volonté du Seigneur*⁴. »

Mais le pape Jean XXIII ne fut-il pas le Pape du sourire ? Les Romains, toujours courtois et ne se prenant pas trop au sérieux, se mirent à l'appeler « notre petit Jean ». Il laissait faire, mais s'en affligeait un peu, comme il eut l'occasion de le dire ouvertement en janvier 1959 : « Je dois vous dire en toute confiance que la sérénité habituelle qui transparaît sur mon visage, et dont se réjouissent mes fils, cache le déchirement intérieur et l'angoisse de l'âme. »

Voilà la vision précise et non pas idyllique qu'il avait du monde. Il n'ignorait pas que les hommes sont perdus et désorientés, misérables et affamés, qu'ils se méfient les uns des autres et sont accablés de remords pour le mal accompli. Et pas seulement les laïcs. Parfois, même si c'est dans une autre mesure, les prêtres aussi.

Il savait que les hommes ont besoin de règles et de structures, comme ceux dont on a débattu lors du Concile, mais qu'ils ont avant tout besoin de pardon et de consolation, de vérité et de justice, de miséricorde et de liberté.

4. Cf. Gn 45, 8-9.

Le pape Jean fut un homme solide, religieux dans le sens plénier et élevé du terme, n'aimant ni la singularité ni les effusions sentimentales. Il fut un chrétien sincère, non par habitude ni simplement par tradition. C'est pour cela qu'il réussit à parler au cœur des pauvres, souffrant de misère dans leur chair ou dans leur esprit. C'est également la raison pour laquelle il ne se laissa jamais intimider par les puissants.

On dirait que l'éloge que le Siracide fait de Samuel⁵ a été écrit pour lui et il semble que l'on doive justement repartir de ces paroles pour mieux comprendre la nature et la mission de cet homme exceptionnel :

« Par sa fidélité, il s'est montré vrai prophète et, par ses oracles, il fut reconnu digne de foi dans ses visions. Il invoqua le Seigneur, le Puissant, quand les ennemis le pressaient de toute part [...]. Avant le moment du repos éternel, Samuel prit à témoin le Seigneur et celui à qui il avait donné l'onction ; il déclara : "Je n'ai jamais pris le bien de qui que ce soit, pas même une paire de sandales", et personne ne l'accusa. Même après s'être endormi, il prophétisa encore pour annoncer au roi sa fin prochaine ; du sein de la terre, il éleva une voix prophétique afin que soit effacée la faute du peuple. »

Il semble alors que l'appellation de « Bon Pape », toute authentique qu'elle soit, finit par être réductrice et risque de pousser à des jugements hâtifs et simplistes. Parce qu'en Jean XXIII cohabitait en totale harmonie une grande variété de nuances : le jeune clerc qui note dans son journal les strictes dispositions conciliaires en matière de vêtement et de conduite, l'aumônier qui soigne et console les blessés de la Grande Guerre, le prêtre qui affronte avec enthousiasme la dureté du

5. Si 46, 15-20.

premier après-guerre⁶, l'évêque cosmopolite qui gère avec compétence les rapports diplomatiques tendus d'une Europe survoltée par la Seconde Guerre mondiale, le Pape souriant bien que profondément conscient de la souffrance du monde.

Qui était en réalité Angelo Giuseppe Roncalli ?

6. NDT : Année 1945.

II

LA RENCONTRE

*À la fin de son service comme aumônier militaire, et à son retour à Venise en décembre 1943, don Loris Capovilla paie les conséquences de toutes ses fatigues et appréhensions avec trois ans de maladie. Pour l'occuper, on lui confie le ministère d'aumônier d'hôpital pour les tuberculeux à Sainte-Marie-des-Grâces, au milieu de la lagune. Par la suite s'ajoute l'engagement dans les études radiophoniques de la « Rai¹ » de Venise, où il commente l'évangile du dimanche. En 1949, le patriarche de Venise, Carlo Agostini, le nomme à la direction de La Voix de Saint-Marc. Il lui confie ensuite aussi la page locale quotidienne de l'« *Avvenire d'Italia*² ».*

Avec son Olivetti 22, acquise à crédit, don Loris travaille à la direction du journal, accueillie dans un petit local. Dans un dossier de ses archives, il conserve encore la transcription de ses entretiens dominicaux à la Rai de Venise. Ils portent sur la sollicitude maternelle de l'Église, le refus de

1. NDT : Réseau de Radio et Télévision Italienne.

2. NDT : « L'avenir d'Italie ».

la rhétorique et de la violence, la tension vers le dialogue au cours de ces années.

Ce jeune prêtre, pris par mille tâches, deviendra d'ici peu le secrétaire personnel du nouveau patriarche de Venise : un homme de plus de soixante-dix ans, de retour d'une charge diplomatique délicate à Paris. Sur la lagune, presque personne ne le connaît. Il s'appelle Angelo Giuseppe Roncalli.

EB

J'avais à peine vingt ans quand j'ai entendu parler pour la première fois d'Angelo Giuseppe Roncalli. C'était en 1935 et, comme à mon habitude, je m'étais procuré l'*Annuaire de l'Italie catholique*, rassemblant tout ce qui s'était passé dans l'Église au long de l'année écoulée. Je n'étais pas encore ordonné prêtre, mais j'étais curieux de savoir ce qui se passait dans le monde, de connaître le nom des évêques et des cardinaux, de suivre les faits et gestes du Pape, de lire ses principaux discours.

En novembre 1934, Roncalli est transféré de Sofia à Istanbul et obtient une promotion. Alors qu'il était seulement délégué pontifical en Bulgarie, en Turquie il devient en plus vicaire apostolique pour les Latins. Dans l'*Annuaire* de 1935, la nouvelle est annoncée en quelques lignes, illustrées par un tout petit portrait. Le visage souriant de ce prêtre me marque et dans les années à venir, je me retrouverai à en suivre le parcours, partout où j'aurai l'occasion d'en lire quelques lignes.

Les rares fois où, au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'*Osservatore Romano* mentionnait l'aide que Mgr Roncalli apportait aux personnes atteintes par le conflit, je me sentais inspiré par les faits et gestes de cet homme, alors que je ne le connaissais même pas.

En 1950, quinze ans après notre première « rencontre », j'étais prêtre depuis une dizaine d'années et j'exerçais dans le diocèse de Venise. Cette année-là avaient lieu les célébrations du bicentenaire de la mort de Pietro Manug Mechitar, moine bénédictin arménien fondateur de la Congrégation mekhitariste, ordre religieux né en 1700. À cause des relations difficiles avec les musulmans dans son pays, l'Ordre avait dû accepter l'hospitalité de la Sérénissime qui, en 1717, lui avait offert l'île de Saint-Lazare. Pendant deux siècles et demi, les Mekhitaristes arméniens avaient acquis une certaine réputation, réussissant à créer – entre autres – leur maison mère dans la cité lagunaire (dotée d'une prestigieuse bibliothèque) et deux collèges, à Vienne et à Paris.

À l'occasion de l'événement, la Congrégation invita les personnalités de ces deux importantes capitales européennes. Il y avait, entre autres, Angelo Giuseppe Roncalli, à l'époque nonce apostolique à Paris.

Le patriarche de Venise, Carlo Agostini, s'étant déjà engagé pour un congrès à Rome, il me demanda d'accueillir le nonce de Paris pour lui expliquer les raisons de son absence et lui présenter ses hommages.

Nous étions en septembre. Je le rencontrai sur l'île de Saint-Lazare. J'avais pris des renseignements sur lui à l'avance ; je n'étais pas habitué à traiter avec des personnalités diplomatiques de cette teneur internationale et je craignais de ne pas être à la hauteur de la situation.